

PHILOSOPHIE ET METAPHYSIQUE

Par **Ramatoulaye Diagne**
Département de Philosophie
UCAD

Problématique

La philosophie et la métaphysique semblent indissociables. Or, nombreuses sont les attaques contre la métaphysique. La fin de la métaphysique est-elle aussi celle de la philosophie ? L'homme ne peut-il plus être conçu comme un animal métaphysique ?

I. LA METAPHYSIQUE, ORIGINE DE LA PHILOSOPHIE

La philosophie et la métaphysique semblent indissociables, comme si l'interrogation de l'homme sur lui-même conduit d'abord à des questions et à des réponses métaphysiques. *«Excepté l'homme, aucun être ne s'étonne de sa propre existence, c'est pour tous, une chose si naturelle qu'ils ne la remarquent même pas.»*¹

Aussi Schopenhauer définit-il l'homme comme un animal métaphysique. Platon et Aristote attribuent aussi à l'étonnement cette capacité de faire naître chez l'homme des interrogations auxquelles il cherche des réponses au-delà des données sensibles. Le philosophe est donc celui qui a la force de se poser des questions sur sa propre existence. Un esprit faible ne voit ni problème, ni question. Les servantes de Thrace ne se moquèrent-elles pas de Thalès ?

*«Plus un homme est inférieur par l'intelligence, moins l'existence a pour lui de mystère. Toute chose lui paraît porter en elle-même l'explication de son comment et de son pourquoi. Cela vient de ce que son intellect est encore resté fidèle à sa destination originelle, et qu'il est simplement le réservoir des motifs à la disposition de la volonté ; aussi, étroitement uni au monde et à la nature, comme partie intégrante d'eux-mêmes, est-il loin de s'abstraire pour ainsi dire de l'ensemble des choses, pour se poser ensuite en face du monde et l'envisager objectivement, comme si lui-même, pour un moment du moins, existait en soi et pour soi.»*²

¹ Schopenhauer, Le monde comme volonté et comme représentation, Paris, PUF, 1996, t. II, p.294.

² Idem.

La volonté renvoie au vouloir-vivre universel, aux exigences de l'espèce pour sa conservation et sa perpétuation. Pour Schopenhauer, *«la vie est chose malaisée : j'ai pris la résolution de consacrer la mienne à y réfléchir»*. Le monde est une grande volonté qui veut simplement ; le vouloir-vivre est absurde et douloureux. L'homme, découvrant la douleur de la vie, s'étonne et veut expliquer le réel.

«L'étonnement philosophique, qui résulte du sentiment de cette dualité, suppose dans l'individu un degré supérieur d'intelligence, quoique pourtant ce n'en soit pas là l'unique condition : car, sans aucun doute, c'est la connaissance des choses de la mort et la considération de la douleur et de la misère de la vie qui donnent la plus forte impulsion à la pensée philosophique et à l'explication métaphysique du monde.»³

La métaphysique et la philosophie naissent donc de la séparation, de la «scission», comme l'a montré Hegel : *«...la philosophie ne fait son apparition que lorsque la vie publique ne satisfait plus et cesse d'intéresser le peuple, quand le citoyen ne peut plus prendre part à l'administration de l'Etat.»⁴*

Le lien indissociable entre la philosophie et la métaphysique, signifie qu'il n'y a pas de philosophie sans métaphysique. Ce qui rend légitime l'idée selon laquelle la métaphysique est le fondement même de la philosophie. Nous donnons ainsi raison à Aristote qui définissait la métaphysique comme la philosophie première. Elle se présente comme l'ensemble des spéculations qui dépassent les sciences de la nature ou *«philosophie seconde»*, et permettent de les fonder en remontant à leurs principes. Cette philosophie première est la science de l'être en tant qu'être, la science des premiers principes, des causes premières et en particulier des causes finales. Aussi, pouvons-nous dire que cette philosophie première constitue le fondement de la philosophie.

³ Idem.

⁴ Hegel, *Philosophe de l'Histoire*, Textes choisis, Paris, PUF, 1975, p. 143.

II- LA METAPHYSIQUE COMME FONDEMENT DE LA PHILOSOPHIE

La démarche cartésienne est emblématique à cet égard. Nous pouvons rappeler les quatre points suivants :

- 1)- la métaphore de la fondation d'une maison ;
- 2)- la saisie du cogito ;
- 3)- la démonstration de l'existence de Dieu ;
- 4)- l'image de l'arbre.

Le moi, Dieu, et le monde : pouvons-nous définir la métaphysique comme étant le lieu dans lequel ces interrogations ont un sens et trouvent une réponse ?

Quelles relations doivent exister entre le moi, Dieu, et le monde ?

Toute connaissance qui ne tiendrait pas compte de cette connexion serait une connaissance tronquée, mutilée comme le dirait Spinoza.

Dans les dernières lignes de l'Ethique, Spinoza compare l'ignorant au sage en ces termes.

«L'ignorant, outre qu'il est de beaucoup de manières ballotté par les causes extérieures et ne possède jamais le vrai contentement intérieur, est dans une inconscience presque complète de lui-même, de Dieu et des choses et, sitôt qu'il cesse de pâtir, il cesse aussi d'être. Le sage au contraire, considéré en cette qualité, ne connaît guère le trouble intérieur, mais ayant, par une certaine nécessité éternelle conscience de lui-même, de Dieu et des choses, ne cesse jamais d'être et possède le vrai contentement.»⁵

Le problème est alors le suivant : la métaphysique n'a cessé de subir des attaques, et elle est même dénoncée comme un non-sens. La métaphysique va-t-elle entraîner dans sa chute la philosophie ?

⁵ Spinoza, Ethique, Paris, GF, 1965, cinquième partie, proposition XLII, scolie, p. 341.

III. LA FIN DE LA METAPHYSIQUE SIGNIFIE-T-ELLE LA FIN DE LA PHILOSOPHIE ?

Nous venons ainsi de voir que la métaphysique se présente comme le lieu privilégié de toute quête du sens, lorsque nous entendons par «sens» la finalité, la signification de notre existence. La métaphysique se caractérise par la quête de l'unité du savoir, de l'unité de la source de tout sens, par-delà la multiplicité des différentes sciences, par-delà les apparences et leurs chatoyantes illusions. Cependant, la possibilité pour cet effort d'aboutir a souvent été contestée et cette remise en cause semble atteindre son point culminant avec les attaques du Cercle de Vienne, du positivisme logique.

III.1. RAPPELS

- *Auguste Comte⁶ et la loi des trois états.*

«Enfin, dans l'état positif, l'esprit humain, reconnaissant l'impossibilité d'obtenir des notions absolues, renonce à chercher l'origine et la destination de l'univers, et à connaître les causes intimes des phénomènes, pour s'attacher uniquement à découvrir, par l'usage bien combiné du raisonnement et de l'observation, leurs lois effectives, c'est-à-dire leurs relations invariables de succession et de similitude.»

- *Emmanuel Kant*

Dans la critique kantienne, ce ne sont pas les questions elles-mêmes qui sont remises en cause, mais la prétention de la raison à y répondre. La métaphysique, connaissance spéculative de la pure raison, qui prétend s'élever au-dessus des enseignements de l'expérience par de simples concepts, est condamnée dans sa tentative d'atteindre le supra-sensible au moyen d'un usage transcendant des catégories. C'est ce que démontre la dialectique transcendantale ou logique de l'apparence. Elle dénonce les illusions dont la raison est le jouet lorsqu'elle s'aventure loin de l'expérience et prétend connaître la chose en soi.

Cependant, la légitimité de la métaphysique n'est pas niée, car la raison, par sa nature architectonique, ne saurait se contenter de la liaison des phénomènes opérée par

⁶ Auguste Comte, Cours de philosophie positive, Garnier, p.4.

l'entendement. Sa vocation naturelle est d'achever le travail de l'entendement en poursuivant la série des conditions jusqu'à parvenir à l'inconditionné, condition dernière de toutes les conditions.

En revanche, avec le Cercle de Vienne, c'est la légitimité même de la métaphysique qui est remise en question.

III.2. LE RASOIR D'OCCAM

- L'influence de Frege (1848- 1925)

Une proposition dotée de sens est une proposition compréhensible de tout individu qui parle la langue dans laquelle l'énoncé est exprimé. Le sens d'une proposition est donc la pensée qu'elle contient. Mais lorsque nous cherchons à savoir si elle est vraie ou fausse, nous devons chercher s'il y a un référent, une dénotation qui lui correspond.

«Pourquoi la pensée ne nous suffit-elle pas ? C'est dans l'exacte mesure où nous importe sa valeur de vérité...Nous sommes donc conduits à identifier la valeur de vérité d'une proposition avec sa dénotation...»⁷

Or, ce qui sera reproché à la métaphysique, c'est de mettre en place des propositions sans référent. C'est pourquoi, selon Wittgenstein (1889-1951), on ne peut même pas dire si elles sont vraies ou fausses, elles sont tout simplement dépourvues de sens.

«La plupart des propositions et des questions qui ont été écrites sur des matières philosophiques sont non pas fausses, mais dépourvues de sens. Pour cette raison nous ne pouvons absolument pas répondre aux questions de ce genre, mais seulement établir qu'elles sont dépourvues de sens. La plupart des propositions et des questions des philosophes viennent de ce que nous ne comprenons pas la logique de notre langage. (Elles sont du même genre que la question de savoir si le Bien est plus ou moins identique au Beau). Et il n'est pas étonnant que les problèmes les plus profonds ne soient en somme nullement des problèmes.»⁸

⁷ Frege, *Écrits logiques et philosophiques*, *Sens et dénotation*, p. 110.

⁸ Ludwig Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*, Paris, Gallimard, 1961, § 4.003.

Une proposition doit représenter un état de choses, or tel n'est pas le cas des propositions métaphysiques. Les propositions de la science empirique, qui décrivent des faits, sont seules pourvues de sens (sinnvoll). Le sens d'une proposition est son accord ou son désaccord avec l'existence ou la non-existence des états de choses.

«La totalité des propositions vraies constitue la totalité des sciences de la nature.»⁹

Aussi Wittgenstein poursuit-il en ces termes :

«...si je ne peux jamais vérifier le sens de l'énoncé, je n'ai pas pu signifier non plus quoi que ce soit en formulant l'énoncé en question. Dans ce cas, l'énoncé ne dit rien du tout.»¹⁰

Puisque ni la philosophie, ni la métaphysique ne font partie des sciences de la nature dont les énoncés sont pourvus de sens, quel parti la philosophie doit-elle prendre pour ne pas disparaître avec la métaphysique?

La philosophie est invitée à revenir sur elle-même pour revoir sa propre définition. Elle ne peut plus se définir comme l'ensemble du système du savoir, la mère de toutes les sciences, tel un arbre dont les différents domaines du savoir ne seraient que des branches. Elle doit se poser, non pas comme un système, un ensemble de thèses, mais comme une activité d'élucidation. Sa tâche critique consiste à débusquer les énoncés dénués de sens : *«Le but de la philosophie est la clarification logique de la pensée. La philosophie n'est pas une doctrine mais une activité. Une œuvre philosophique consiste essentiellement en élucidations. Le résultat de la philosophie n'est pas un nombre de «propositions philosophiques»; mais le fait que des propositions s'éclaircissent. La philosophie a pour but de rendre claires et de délimiter rigoureusement les pensées qui autrement, pour ainsi dire, sont troubles et floues.»¹¹* Ce qui fait que la véritable ennemie reste essentiellement la métaphysique dont les énoncés appartiennent au domaine du non-sens, puisqu'ils renferment des termes linguistiques sans référence.

⁹ *Ibidem*. § 4.11 p. 82.

¹⁰ *Manifeste du Cercle de Vienne. Entretiens de Wittgenstein*. Paris, PUF, 1985, p. 241.

¹¹ *Ibidem*. § 4.112, p. 82.

Cette position que l'on désigne comme la philosophie du premier Wittgenstein aura une forte influence sur le cercle de Vienne.

Selon Carnap, cette absence de référence dans les propositions de la métaphysique est liée au fait que toute langue a une histoire. Rudolf Carnap (1891-1970), membre du Cercle de Vienne, est un logicien américain d'origine allemande. En effet, à l'origine, chaque mot avait une signification, car chaque mot a été introduit dans le langage afin d'exprimer quelque chose de déterminé. Mais, au cours de l'évolution historique de la langue, un mot change fréquemment de sens. Il arrive alors qu'on croit continuer à utiliser un mot en un certain sens ; alors qu'on ne le fait plus, et qu'on n'a pas défini un nouvel emploi pour ce qu'on dit. C'est ainsi, poursuit l'auteur, que naissent les simili-concepts. En d'autres termes, reproche est fait aux métaphysiciens d'ôter au mot sa signification antérieure sans lui en donner une nouvelle. Carnap propose les mots «*dieu*» et «*principe*» à titre d'exemples. Dans la mythologie, le mot «*dieu*» a une signification bien précise : il désigne des êtres corporels qui trônent sur l'Olympe, dans le Ciel ou dans les Enfers et sont doués de puissance. Parfois, poursuit Carnap, ce sont des êtres animés, qui, tout en n'étant pas corporels, peuvent se manifester dans les choses ou les phénomènes du monde sensible. «*Dans l'emploi métaphysique, au contraire, «Dieu» désigne quelque chose de supra-empirique. On a expressément ôté à ce mot la signification d'«être corporel» ou celle d'«être animé pris dans du corporel». Et comme on ne lui confère aucune signification nouvelle, ce mot devient dépourvu de signification...les définitions que l'on pose s'avèrent des simili-définitions ; elles renvoient soit à des combinaisons de mots logiquement inadmissibles...soit à d'autres mots métaphysiques (par exemple : «fondement originel», «Absolu», «inconditionné», «indépendant», «Auto-subsistant», etc.), mais en aucun cas, elles ne renvoient aux conditions de vérité de ses énoncés élémentaires.»¹² Les énoncés dans lesquels interviennent ces concepts seront nécessairement des simili-énoncés. Carnap donne l'exemple d'un texte de Heidegger : «*Ce que la recherche doit pénétrer, c'est simplement l'étant, et en dehors de cela-rien : uniquement l'étant, outre cela-rien : exclusivement l'étant, et au-delà – rien. Qu'en est-il de ce Néant? N'y a-t-il le Néant que parce qu'il y a le «non», c'est-à-dire la négation? Ou bien est-ce le contraire ? N'y a-t-il la négation et le « non » que parce qu'il y a le Néant ?*»¹³ Le travail de la philosophie est alors un travail de délimitation entre les énoncés qui sont*

¹² Rudolf CARNAP, «*Le dépassement de la métaphysique par l'analyse logique du langage*». in Manifeste du Cercle de Vienne et autres écrits. Op. cité. p. 162.

¹³ Ibidem, p. 164-165.

l'expression d'une pensée, et les énoncés qui ne sont que des non-sens. La pensée et le langage sont indissociables, car la pensée n'est rien d'autre que la proposition ayant un sens.¹⁴ La philosophie doit s'installer d'emblée dans le langage afin de débusquer les propositions dépourvues de sens, son activité est donc immanente au langage. Ce qui achève de faire de toute philosophie une critique du langage, ce langage qui est responsable des confusions dont elle est pleine: «*Toute philosophie est «critique du langage»*»¹⁵.

Empiriste logique, le Cercle de Vienne considère comme dénué de sens, tout énoncé qui ne peut faire l'objet d'un traitement formel, ni prévoir ou garantir les conditions de sa propre vérification. En effet, la «*conception scientifique*» du monde se caractérise par l'application d'une certaine méthode, à savoir celle de l'analyse logique qui fonctionne à l'aide des ressources de la logique moderne, la logistique : «*La mise en œuvre de telles recherches montre très vite que la logique traditionnelle, aristotélico - scolastique, est pour cette fin tout à fait insuffisante. Seule la logique moderne (la logistique) réussit à atteindre la précision nécessaire dans les définitions et dans les énoncés et à formaliser les procédés intuitifs d'inférence de la pensée ordinaire, c'est-à-dire à les mettre sous une forme rigoureuse, contrôlée automatiquement par le mécanisme des signes.*»¹⁶ Cette méthode aboutira au «*dépassement de la métaphysique*» : «*Des sceptiques grecs aux empiristes du XI^e siècle, les adversaires de la métaphysique n'ont pas manqué... Grâce au développement de la logique moderne, il est devenu possible d'apporter une réponse nouvelle et plus précise à la question de la validité et de la légitimité de la métaphysique. Les recherches dans la «logique appliquée» ou «théorie de la connaissance», qui se fixent pour tâche de clarifier par l'analyse logique le contenu cognitif des énoncés scientifiques, et par là, la signification des mots...aboutissent à un résultat positif et à un résultat négatif.*»¹⁷ Le «*résultat positif*» concerne la connaissance empirique dont les énoncés sont clarifiés par l'analyse logique. Par contre, le «*résultat*» négatif renvoie à la négation de la métaphysique, en montrant que ses énoncés sont dénués de sens. Mais négativement, elle reste au service de ce que Soulez appelle le «*dépassement-élimination*» de la métaphysique qui, chez Carnap en particulier, revient à la dénoncer comme non-sens. «*Dans le domaine de la métaphysique (y compris les philosophies des valeurs et sciences des normes), l'analyse logique aboutit à un résultat négatif : les soi-disant énoncés dans ce domaine sont totalement dépourvus de sens. On en*

¹⁴ L. Wittgenstein, *Op cit.*, §4, p. 70.

¹⁵ *Ibidem*, § 4.0031.p. 72.

¹⁶ *Manifeste du Cercle de Vienne et autres écrits. Op. Cit.* p. 119.

¹⁷ *Ibidem*, p.155.

arrive à un dépassement radical de la métaphysique que les anti-métaphysiciens d'autrefois ne pouvaient pas envisager encore...il a fallu attendre notre époque où la logique, à la faveur du progrès de ces dernières décades, est devenue un outil de précision suffisante.»¹⁸. Nous pourrions dire, pour paraphraser Hans Hahn qui se réjouit également de cette suppression de la métaphysique, dans «*Entités superflues (Le rasoir d'Occam*¹⁹)», que l'analyse logique est un véritable rasoir d'Occam qui nous permet de nous débarrasser des entités superflues de la métaphysique : «*Maintenant que nous avons vu le rasoir d'Occam à l'œuvre, il nous est permis de dire : il fonctionne bien-la philosophie détournée du monde a suffisamment fouetté la crème pour la faire mousser et aider au rasage. Nous retrouvons un monde purifié de toutes les semi-entités fantomatiques qui doivent résider quelque part entre l'être et le non-être, tels les objets impossibles, les universaux, l'espace vide, le temps vide; mais encore purifié de toutes les entités prééminentes qui revendiquent un être plus fort et sont douées d'une plus grande permanence - à savoir les Idées, les substances et choses semblables, quel que soit leur nom - que les entités bigarrées et changeantes de notre monde sensible.*»²⁰

La question qu'il nous reste alors à examiner est la suivante : après tant de siècles pendant lesquels les interrogations métaphysiques ont survécu aux attaques, l'homme a-t-il réellement cessé d'être un animal métaphysique pour autant ?

La métaphysique devrait alors être définitivement derrière nous, et avec elle toute philosophie qui chercherait à proposer un contenu théorique, au lieu de se définir comme une activité, une méthode d'élucidation des énoncés. Le positivisme, empruntant une voie autre que celle de Nietzsche, et que le philosophe allemand a d'ailleurs combattu, n'annonce-t-il pas un lever de soleil scientifique qui dissiperait les illusions de la métaphysique ? «*Midi ; moment de l'ombre la plus courte ; fin de l'erreur la plus longue ; point culminant de l'humanité ; INCIPIT ZARATHOUSTRA.*»²¹

¹⁸ R. Carnap, *Op. Cit.*, p. 155.

¹⁹ Occam ou Ockham, Guillaume, vers 1270 :1280- vers 1349 ; a laissé des traités de philosophie et de théologie. Le Rasoir d'Occam est le principe qu'il a énoncé selon lequel les êtres ou entités ne doivent pas être multipliés au-delà de ce qui est nécessaire. Sa démarche et celle de Raymond Lulle (1235- 1315) qui se propose avec le Grand Art de découvrir une méthode unique pour raisonner sur toutes sortes de sujets, ont beaucoup influencé le XVII^e siècle dans sa recherche d'une véritable méthode pour aller au vrai le plus droit possible.

²⁰ Hans HAHN «*Entités superflues (Le rasoir d'Occam)*», in *Manifeste*, p. 215. Dans cet article, HAHN adopte une position nominaliste. Il critique la métaphysique et le recours aux «*entités superflues*» pour prôner une «*philosophie tournée vers le monde*». Pour ce faire, il se sert du rasoir d'Occam qui est une règle d'élimination des universaux, entités abstraites considérées par les nominalistes comme des fictions linguistiques forgées à partir de termes généraux.

²¹ Friedrich Nietzsche., *Le crépuscule des idoles ou comment on philosophe au marteau*, traduction d'Henri Albert, Poitiers, Denoël / Gonthier, 1980, p. 37.

CONCLUSION

Il est vrai, comme le dit Jürgen Habermas, qu'il semble difficile d'envisager de nos jours de grands systèmes métaphysiques dans la lignée de ceux d'Aristote, de Platon ou de Kant. Cependant, les questions métaphysiques ne demeureront-elles pas toujours présentes tant que l'homme demeurera un être malade de sa propre finitude? Comme le dit Schopenhauer :

*«Si notre vie était infinie et sans douleur, il n'arriverait à personne de se demander pourquoi le monde existe, et pourquoi il a précisément telle nature particulière ; mais toutes choses se comprendraient d'elles-mêmes.»*²² Nous rejoignons ainsi la pensée de Kant selon laquelle il est impossible à l'esprit humain de renoncer à la métaphysique.

*« Que l'esprit humain renonce une fois pour toutes aux recherches métaphysiques, on doit aussi peu s'y attendre qu'à nous voir, pour ne pas respirer un air impur, préférer suspendre totalement notre respiration. Il y aura donc toujours dans le monde et, bien plus encore, chez tout homme, surtout s'il réfléchit, une métaphysique que, faute d'un étalon public, chacun se taillera à sa façon.»*²³

BIBLIOGRAPHIE

Oussama ARABI, *Wittgenstein Langage et ontologie*, Paris, Vrin, 1982.

²² Schopenhauer, *op. cité*, p.294.

²³ Emmanuel Kant. Prolégomènes à toute métaphysique future qui pourra se présenter comme une science. Paris, Gallimard, 1985, p.154.

Rudolf CARNAP «Le dépassement de la métaphysique par l'analyse logique du langage» *Manifeste du Cercle de Vienne et autres écrits. Entretiens de Wittgenstein*, traduits de l'allemand par Barbara Cassin, Christiane Chauviré, Anne Guittard, Jean Sebestik, Antonia Soulez, John Vickers, Paris, Philosophie d'aujourd'hui/PUF, 1985.

Auguste COMTE, *Cours de philosophie positive*. «Première leçon», Hermann, 1975.

Jean-Paul SARTRE, *L'existentialisme est un humanisme*, Paris, Pensées/Nagel, 1970

René DESCARTES, *Lettre Préface aux Principes de la Philosophie*, Paris, Bibliothèque de la Pléiade/Gallimard, 1953.

Michael DUMMETT, *Les origines de la philosophie analytique*, tr. de l'all. par Marie-Anne Lescourret Frankfurt, Gallimard, 1988.

Gottlob FREGE, *Ecrits logiques et philosophiques*, tr. de l'all. par et intr. de Claude Imbert, Paris, Seuil, 1971.

Gottlob FREGE, *Ecrits posthumes*, tr. de l'all. sous la dir. de Philippe de Rouilhan et de Claudine Tiercelin, Nîmes, Editions Jacqueline Chambon, 1994.

Jürgen HABERMAS, *La pensée postmétaphysique Essais philosophiques*, tr. de l'all. par Rainer Rochlitz, Paris, Armand Colin, 1993.

Blaise PASCAL, *Pensées*, in *Œuvres Complètes*, Préface d'Henri Gouhier, présentation et notes de Louis Lafuma, Paris, Seuil, 1963.

Antonia Soulez ««Que reste-t-il » de la philosophie après le dépassement» de «toute la philosophie»», *Le Cercle de Vienne doctrines et controverses*, textes réunis et présentés par J. Sebestik & A. Soulez, Méridiens Klincksieck, 1986.

Friedrich NIETZSCHE, *Le crépuscule des idoles ou comment on philosophe au marteau*, tr. de l'all. d'Henri Albert, Denoël/Gonthier, 1899.

Ludwig WITTGENSTEIN, *Tractatus logico-philosophicus*, Paris, Idées/Gallimard, 1961.

WAISMANN. *Wittgenstein und der Wiener Kreis*, Oxford, F.Waismann ed., Blackwell, 1979, trad. française par G. Granel, *Wittgenstein et le Cercle de Vienne*, Mauvezin, Te.